

La "Pleureuse du Coin Maudit."

Dans le cimetière de beaucoup de villes, il est un coin, un triste coin, que l'on évite. Mieux qu'ailleurs, l'herbe y pousse, plus drue. Les ronces s'y croissent sur la terre dure que la bêche ne retourne plus. Jusqu'au trifonds pénètrent leur racines vigoureuses, tandis que les tiges couvrent peu à peu les tombes, sur lesquelles les rosiers sauvages seules, parfois, font pleuvoir des fleurs.

Quels sombres souvenirs, quels tristes souvenirs abandonnés ! La haie d'amblyne qui les entoure semble les isoler à jamais des autres tombes. Hélas ! le pardon, qui s'incline devant la mort, n'a pu accomplir ici son œuvre salutaire ! Les coquelicots qui poussent semblent des taches de sang.

Cet enclos spécial, c'est le champ du crime, c'est l'effroyable coin des suppliciés. ... Il est triste, ce cimetière de Munster petite ville industrielle sur la frontière franco-allemande, à quelques kilomètres de la Schuoh, si visitée par les touristes ! Situé au pied du Hohneck qui s'élève au-dessus de lui, formidable avec ses chaînes, ses chalets, ses escarpements, titanesques, où la neige séjourne jusqu'en juillet, il est entouré de tous côtés par les forêts de sapins au feuillage de dent, au silence effroyable, qu'interrompt seul de temps à autre la plainte sourde de la cognée, répétée par le multiple écho des ravins.

En long, en large, aussi loin que la vue peut s'étendre, rien que des arbres ! Plus de sol ; la rugueuse ossature des montagnes, les dénivelés abruptes des cascades disparaissent, enveloppées comme d'une caresse, dans la fluidité de la vie végétale. Un rideau de verdure cachant la ville voisine, c'est à peine si, dans l'effacement d'un col, apparaît la ligne mince, tremblante, d'un pays très lointain, — la riche et plantureuse plaine du Rhin, — on suspende au bord des précipices, l'imperceptible enclave d'une maison de garde, ou bien, dans une humble encore, la fumée d'une charbonnière blottie sous les futaies.

Et ce peu d'humanité, deviné ça et là, fait la solitude plus profonde de l'assise des trépassés. Tout au bout du cimetière, — entourés d'une haie que surplombent des pins et des saules pleureurs, — sept ou huit tombes, le champ du crime.

Mais voici que sous les arbres, au fond de l'allée, une ombre se promène. ... D'un pas lent, elle s'avance entre les croix de pierre. ... On dirait une femme. ... Quelle est cette visiteuse vêtue de noir ?

Son long voile flotte derrière elle, et ses pieds font gémir les feuilles tombées. Son front est penché vers le sol. Ses pensées doivent être plus froides que le vent qui passe et plus lugubres que le croisement des corbeaux. Qui est-elle ?

Les grands arbres semblent s'incliner vers elle comme d'autres ombres qui la salueraient. Les feuilles jaunies font des ronds à ses pieds. Est-ce en son honneur que les oiseaux chantent à loin leurs complaintes ? La voici qui glisse à travers les arbres, les fossés et les ronces avec une aisance qui prouve que cet endroit lui est familier. Et, de fait, tous les jours on peut la voir ; tous les jours,

pendant des heures, sur une tombe, — la seule qui soit entretenue, — tous les jours elle vient prier. C'est Catherine, — la pauvre Kate, — la Pleureuse du Coin maudit !

II

Tout le monde à Munster connaît bien son histoire. Il y avait autrefois, sur la route qui conduit au Petit-Tannek, une maisonnette ensoleillée et, autour, le vert tendre d'une emblavure, les silhouettes anguleuses de sapins, l'enclave d'une vigne où des cerisiers se soulevaient au-dessus des souches noires.

Ce petit domaine où régnait le bonheur appartenait à Jean Neeman, un habile ouvrier de fabrique, qui gagnait de bonnes journées au dehors, tandis que sa femme, Marie-Thérèse, aidée de sa fille, la petite Kate, une mignonne enfant de cinq ans, cultivait le coin de terre qui suffisait à leurs besoins.

Jean avait la réputation d'un brave garçon, dévoué, loyal, très-aimé de ses camarades et fuyant le cabaret. Son seul plaisir était la chasse. Mais il poussait cette passion jusqu'aux extrêmes limites et ne craignait pas pour la satisfaction, de se livrer au braconnage.

Il n'avait pas son pareil parmi les rôdeurs de forêts. Quand il rentrait, — souvent brisé par son travail de la journée, — au lieu de rester tranquillement à son foyer comme l'en suppliait Marie-Thérèse, il décrochait son fusil et gagnait prestement les grands bois d'état la condamnation assurée d'un chevreuil ou d'une biche.

Aussi, son seul ennemi dans le pays, le garde-chasse Raquin, dont la maison était située à quelques centaines de mètres de la sienne, avait-il juré de le surprendre en flagrant délit de redoutable braconnier et de lui faire chèrement expier ses méfaits justes qu'aurait restés impunis ; c'était entre les deux hommes une lutte continuelle de ruses et d'agilité, un véritable duel qui exaspérait les deux adversaires.

Un soir de décembre, alors que les métiers étaient nus dans la ville et que la neige laissait toute fraîche sur le sol la trace du gibier, Raquin fit Jean se diriger du côté des sapinières. Il se précipita sur ses pas. Que se passa-t-il au juste sur la lisière de la forêt ? On ne le sut jamais exactement. Deux heures après, Jean rentra chez lui, les mains tachées de sang, et s'affaissa en criant :

— Assassin ! je suis un assassin !

Le lendemain, on retrouvait Raquin au fond d'un ravin, la poitrine trouée de deux balles ; le soir même, les gendarmes étaient chez Jean.

Quand on l'arrêta, il eut, en embrassant sa femme et sa fille, une révolte effroyable, puis il pleura comme un enfant.

Depuis le commencement de l'année, c'était le troisième garde qui était tué par les braconniers. Neeman paya pour tout le monde. On voulut faire un exemple.

Jean s'entendit condamner à la peine de mort. Il fut exécuté sur la grande place de Munster, et le même jour la petite Kate se trouva doublement orpheline : sa mère, la pauvre Marie-Thérèse, avait perdu la raison ! ... Recueillie par une parente à l'âme compatissante, qui lui légua même dix ans plus tard une petite fortune en mourant, la pauvre enfant avait grandi tristement isolée, tenue à l'écart par ses camarades, seule à supporter le poids de la honte de la

faute paternelle. Malgré son jeune âge, le crime du père et la terrible exécution avaient frappé à ce point son imagination que longtemps on eût pu croire aussi deviendrait folle. Il lui resta une sorte de surexcitation nerveuse qui lui faisait rechercher avidement la solitude, fût tout être humain, comme si elle craignait toujours d'entendre résonner à ses oreilles la phrase terrible qui la poursuivait sans cesse :

— C'est la petite Kate, la fille de l'assassin !

Il y avait surtout une personne qui lui inspirait une terreur indicible, devant laquelle elle se sauvait comme une biche effolée, plutôt que de supporter, ne fût-ce qu'un instant, le poids de son regard. C'était une pauvre femme, courbée par la douleur, vêtue de noir comme elle, qui tenait un petit garçon de son âge par la main.

Kate savait que cette malheureuse était la veuve du garde Raquin.

Heureusement, Kate ne fut pas obsédée longtemps par la crainte de se trouver sur le passage de cette infortunée. Mme Raquin et son fils quittèrent le pays, qui ne leur rappelait que de sinistres souvenirs, pour aller demeurer chez des parents, en Lorraine. Ce fut pour Kate un premier soulagement.

Puis, de terribles événements allaient détourner d'elle l'attention de ses concitoyens et la faire oublier au milieu de douleurs plus cruelles. La guerre de 1870 sema l'épouvante et la mort dans ces parages, comme isolés par le montagnard du reste du monde et depuis tant d'années à l'abri des invasions. Les malheurs publics firent trier à ses passions. Il y eut tant d'époux, de fils et de frères qui restèrent sur le champ de bataille que le deuil de Kate disparut au milieu de deuils plus récents ! Tout le monde était en noir. Heureux encore ceux qui avaient les leurs au cimetière ! Et Kate, qui jouissait de cette consolation, se trouva presque favorisée en comparaison de celles qui pleuraient des pères disparus.

Dès lors, elle se prit à aimer ce petit coin de la nécropole, où elle ne pénétrait auparavant qu'en se cachant, pour porter quelques fleurs sur la tombe de Jean Neeman ; elle y revint tous les jours, par tous les temps, et les gens de Munster, touchés à la longue par cette douleur si profonde et si vraie, finirent par la regarder passer avec moins de colère que de pitié, comme une martyre qu'accablait un crime qu'elle n'avait pas commis.

On la montra bientôt aux étrangers en leur contant sa vie ; elle devint presque célèbre, la "Pleureuse du Coin maudit" !

III

Le printemps venait, les neiges dernières avaient fondu. Dans le grand cimetière, au bord des tombes, les plantes s'éveillaient, les fleurs commençaient à sentir bon. Pas de feuilles encore, rien qu'un peu de couleur, un frisson vert qui tremblait à la cime des taillis et faisait contraste avec les couleurs sombres des sapins qui encerclaient l'horizon.

Dans les fonds abrités du nord, ouverts au soleil, la vie fermentait. Une langueur en émanait, et le ciel au-dessus paraissait trouble, alourdi d'une vapeur laiteuse, mêlée à la bourre blanche des trembles, aux bouquets blancs des cerisiers qui bordaient le mur à l'extérieur.

Ce matin-là, la pauvre Kate n'avait pu échapper elle-même aux influences du renouveau. Elle avait trouvé en se réveillant

le soleil dans sa chambre, accroché partout aux angles des meubles, aux étoffes appendues, noyant son miroir de lumière. En se regardant, elle s'était trouvée moins pâle qu'à l'ordinaire et avait pensé tristement à ses vingt-cinq ans.

Et voici qu'en pénétrant dans le cimetière, où l'appelaient son pèlerinage quotidien, elle croisa un jeune homme inconnu, dont le seul regard doux et tendre la fit tressaillir.

Elle éprouva à ce moment ce que les fleurs doivent sentir quand il fait du soleil. Jamais personne ne l'avait ainsi regardée. Après avoir grandi, mélangée, au milieu des injures et des sarcasmes, sans rancone et sans haine, comme un paria qui n'aurait pas de colère, Kate fut tout de suite reconnaissante à l'étranger de l'intérêt qu'elle avait lu dans ses yeux. Une volupté gonfla sa poitrine et, pâle, ouvrant la bouche comme pour mieux respirer, elle serra fortement sa poitrine de ses mains, en fuyant vers le Coin maudit. ...

Le jeune homme la suivit, la regarda longtemps, l'accompagna jusqu'à l'entrée du bourg et disparut en la saluant.

Kate le retrouva sur son passage le lendemain, puis les jours suivants. Plus de doute : elle était aimée ! La fille de l'assassin avait un amoureux !

La douce Kate se sentit frissonner comme les jeunes pousses sous le vent d'avril. L'amour accomplit son œuvre mystérieuse. L'étranger lui parla, et sa voix se fit douce. Celui-là n'avait pas la brutale galanterie des autres garçons, qui, parfois, lui lançaient au passage quelque plaisanterie ; il ne cherchait pas à savoir qui elle était. Son bonheur était de rêver à elle comme à une inconnue, de respecter sa douleur.

Mais Kate ne sut pas garder une semblable réserve. Elle voulut connaître celui qui lui prenait son cœur. Et comme elle avait remarqué que le jeune homme s'arrêtait souvent sur une tombe, elle vint un jour, lentement, le surprendre, alors que, le corps tendu, le cou allongé, les mains jointes, il restait dans l'immobilité du recueillement.

Alors, la jeune fille s'avancant pour déchiffrer le nom gravé sur la tombe, à demi-roulé par la mousse. ... Soudain, elle poussa un cri terrible !

Celui qu'elle aimait de toutes les forces de son être, c'était le fils du garde Raquin, qui revenait pleurer son père assassiné. ...

IV

Le lendemain, des bûcherons qui s'en allaient à leur travail trouvèrent le cadavre affreusement mutilé d'une jeune fille qui s'était précipitée dans le ravin du haut d'un rocher situé à plus de trois cents mètres de hauteur et qui porte encore le nom de "Rocher de la Pleureuse".

Etait-ce une simple coïncidence ? Le corps de Kate avait roulé à l'endroit même où, vingt ans auparavant, on avait découvert le cadavre du garde Raquin, la victime du braconnier.

Un garçon de restaurant se planta devant un provincial qui vient de se mettre à table. Melon, andouille, tête de veau, pied de cochon. Le monsieur grinceux se leva furieux. — Ah ça ! triple innocent, croyez-vous qu'on vient de Montmorillon pour se faire insulter !

LE PREMIER ARTICLE

— DE —

Francisque Sarcey

Raconté par lui-même.

C'était au jour de l'an. J'avais profité des congés que cet anniversaire donne aux élèves et aux maîtres pour faire un tour à Paris où m'appelaient impérieusement des devoirs de famille. J'allai voir About qui était alors dans le plein éclat de sa grande renommée. Tout Paris affluait dans sa maison, l'une des plus hospitalières, l'une des plus largement ouvertes qu'il y ait dans le monde des lettres. J'y voyais avec un mélange d'admiration et d'envie passer une foule de noms célèbres ; j'y entendais pétiller ce bêtisier capiteux de la conversation parisienne. Il me montait à ce spectacle des bouffées de gloire au cerveau ; je me sentais comme grisé de ce parfum subtil et pénétrant qui se dégage de la vie du boulevard et qui tourne la tête des provinciaux comme la fumée d'un premier cigare enivre le collègue qui l'aspire délicieusement entre deux études.

Était-il donc si difficile de m'asseoir, moi aussi, à ce banquet, et de prendre ma part de ces joies ? La table était-elle donc si pleine que je ne pusse, en jouant des coudes, m'y tailler une petite place et voir mon nom figurer parmi les convives ? Pourquoi ne dirait-on pas : Francisque Sarcey, comme on disait Jean-Jacques Weiss, Alfred Assolant, Prévost-Paradol, Hippolyte Taine, sans parler de celui qui était alors le plus éclatant de tous, Edmond About ? Francisque Sarcey, ces deux mots sonnaient-ils si mal aux oreilles ? Et que fallait-il pour les apprendre au public, pour voltiger, comme disait le vieux poète latin, sur les lèvres des hommes ?

Écrire quelques articles de journaux. Et j'étais je donc incapable. Je rentrais un soir chez moi tout chaud du désir de m'illustrer par un grand coup et d'étonner le monde à mon tour. Je me jetai sur une plume et je passai la nuit, une nuit de fièvre, à écrire quatre ou cinq cents lignes où je parlais aux Parisiens de la seule chose que je connaissais un peu, de la province, de la vie qu'on y mène et des plaisirs qu'on y goûte.

Mon élocution fut une fois terminée, je me la lus sur brouillon à haute voix et n'en fus pas mécontent. Je la mis au net et me la tent une seconde fois. Il me sembla que j'étais décidément devenu un chef-d'œuvre.

— Si le Figaro ne me prend pas ça, — m'écriai-je en balançant la tête d'un air de confiance. — J'avais en effet tout d'abord songé au Figaro. Le Figaro ne paraissait alors que deux fois par semaine ; mais il paraissait sur huit énormes pages où s'enroulaient à chaque numéro une effroyable quantité de prose. Je le savais très accueillant pour les innocents, car il renouvelait incessamment son personnel.

Je me couchai sur cette pensée et dormis d'un profond sommeil. Le lendemain au matin, je courus à mon chef-d'œuvre : il faut croire que la nuit ne lui avait pas été aussi bonne qu'à moi. Je m'étais levé frais, dispos, gaillard, l'œil brillant, le teint coloré. Mon pauvre article me fit peine, il était pâle et morne. Tous les traits d'esprit dont je m'imaginais l'effet tomber comme ce dar-dout par Virgile : « telum imbellis sine ictu ». — Jamais le Figaro ne me prendra ça ! m'écriai-je, dépité.

Je racontai de m'en rapporter à About et de lui demander conseil. Mais, au moment de tirer mon manuscrit de ma poche, une invincible pudeur me retenait. Ce n'était pas que je craignisse un mot de raillerie : About était pour moi un trop bon camarade et un trop vieil ami pour me contrister

d'un trait piquant. Mais j'avais peur d'une de ces banales formules de compliment dans lesquelles je savais si bien qu'il enveloppait le plus parfait mépris. Les visites succédaient aux visites ; je déjeunais chez lui le matin ; j'y dinai encore le soir ; jamais nous n'étions seuls, et je remerciais presque le hasard de fournir ainsi à chaque fois une excuse à ma timidité.

Le jour vint enfin où il fallait prendre un parti. J'étais sur mon départ. J'allai lui faire mes adieux et comme je lui serrais une dernière fois la main : — As-tu encore cinq minutes à me donner ? lui dis-je ; je voudrais te lire quelque chose que j'ai écrit. J'étais si embarrassé, si rouge, et je déplorai mon manuscrit d'un air si piteux, qu'il ne put s'empêcher de rire ; il vit bien que je ne viendrais pas à bout de me lectrer ; j'avais la gorge serrée comme dans un étou.

— Donne-moi ton papier, me dit-il ; je connais ton écriture : nous irons plus vite.

Je m'étais réfugié dans un coin de la chambre, et j'attendais immobile, muet, avec l'angoisse du condamné à mort à qui l'on a fait espérer sa grâce. — Eh bien ! mais, me dit About quand il eut fini, c'est très enlevé ! Mais tu n'as pas signé ?

Je ne peux pas signer de mon nom. Je mettrai un X tout simplement. — Non, il faut un nom. Quel nom ? quel nom ? ... Il faudrait un nom qui sentit la province. — Binet ? Oui, Binet. ... Mais Binet tout seul sera trop court ; il faudrait un prénom. ...

Et, prenant la dernière feuille de ma copie, il écrivit de sa main, au bas de l'article : « Satané Binet ». — Est-ce que tu voudrais, lui demandai-je, présenter cela à Villamezant et le lui recommander ? — Ce n'est pas la peine. Villamezant s'en va.

Il mit au haut : « Prière de lire », signa : « Edmond About », et me rendant le manuscrit : — Jette cela dans la boîte du Figaro, me dit-il. C'est comme si c'était imprimé.

Je partis, soulagé d'un poids énorme ; j'étais léger, joyeux et fredonnait. Mes pieds ne touchaient pas terre ; j'y avais des ailes.

Vous vous imaginez peut-être qu'une fois de retour à Grenoble, je ne rêvai plus que de journalisme, et que je pris ma classe en dégoût. Pas le moins du monde ! L'air de Paris m'avait griqué un instant ; mais ces fumées d'ambitions s'étaient vite dissipées dans la paisible atmosphère de la vie de province, je repris le train de mes occupations quotidiennes, et c'est sans ombre d'émotion que deux fois par semaine, je déplaçai le journal où j'avais un instant espéré lire ma prose.

Un jour pourtant, c'était une après-midi de dimanche, au cabinet de lecture, ouvrant le Figaro, j'eus un éblouissement. Mon article s'y était sur trois colonnes et, au bas, flamboyait le pseudonyme dont About m'avait affublé : « Satané Binet ». Je ne pus d'abord le lire, tant j'étais ému ; le cœur me battait à rompre et les lignes me dansaient devant les yeux. Je me remis peu à peu ; je savourai chaque phrase. L'une après l'autre, avec une joie intense et profonde. Il s'était glissé dans la composition deux coquilles, de peu d'importance, il est vrai, mais qui n'en déshonorèrent pas moins ce morceau de littérature. Il me sembla que deux pointes de feu s'enfonçaient dans ma poitrine et la perçaient. Ces deux malheureuses coquilles me gênaient tout mon plaisir.

Comment le correcteur les avait-elles laissées échapper ? Comment Villamezant ne s'était-il pas récrié d'indignation ? ... Je passai le journal à un voisin qui me l'avait demandé. Je le vis qui entamait l'article ; j'eus son visage, tâchant de deviner ses impressions au jeu de sa physionomie ; et je sentis au fond de moi une envie folle, irrésistible, de lui

dire, quand il en vint aux passages suspects : — C'est une coquille ! Vous voyez bien que c'est une coquille ! Mais il n'eut pas l'air d'y prendre garde, l'imbécile ! Que faites-vous de déjeunais chez lui le matin ; j'y dinai encore le soir ; jamais nous n'étions seuls, et je remerciais presque le hasard de fournir ainsi à chaque fois une excuse à ma timidité.

Je demeurai longtemps au cabinet de lecture pour m'y remettre de mon émotion. J'étais, de par ma profession, obligé à l'incognito, et je me sentais incapable de comprimer la joie qui débordait de tout mon être. Il me semblait qu'au premier pas que je ferais dans la rue tous les yeux allaient se fixer sur moi. J'attendais déjà murmurer tout bas sur mon passage : « C'est lui ! l'auteur de cet article ! Comment ferai-je pour étouffer mon regard ? Je composai mon visage du mieux qu'il me fut possible ; je rentrai chez moi, rasant les murs, serrant les épaules, m'enveloppant de silence ; l'air mystérieux d'un homme qui porte un grand secret qu'il serait ravi que l'on devinât. Une fois sous clef, à l'abri de toute curiosité indiscrette, je donnai libre cours à cette joie qui m'étouffait ; je chantai, je dansai, je fis mille extravagances ; peu s'en fallut que je n'oubliasse, moi l'homme exact par excellence, l'heure réglementaire de ma leçon quotidienne.

Le lendemain, je fis ma tournée chez les amis et, après les premiers propos échangés, je ne manquai pas de demander négativement : — Est-ce que vous avez lu le dernier numéro du Figaro ? ... Il y a un article sur la province. ... Il est d'un homme qui la connaît. ...

Hélas, j'étais déjà journaliste ; car je faisais l'article pour mon article. FRANCISQUE SARCEY.

Mort du compositeur Strauss. Presse Associée. — Vienne, Autriche, 3 juin — Johann Strauss, le célèbre compositeur, est mort.

Le paiement de l'indemnité aux soldats cubains. Presse Associée. — La Havane, Cuba, 3 juin — Le paiement de l'indemnité aux soldats cubains a continué hier à Melina. Cent soixante-seize hommes ont reçu les \$75 qui leur sont alloués en retour de la livraison de leurs armes.

Quarante-quatre révoltés ont été écartés par divers causes. Trois cents Cubains environ qui ont récemment livré leurs armes au colonel Aco se plaignent qu'il refuse de les leur rendre, ce qui les met dans l'impossibilité de toucher l'indemnité. Une enquête sera faite à cet égard.

La conversion de la dette mexicaine. Presse Associée. — Berlin, Allemagne, 3 juin — Une dépêche de Paris annonce que les négociations avec M. J. Limantour, ministre des finances du Mexique, au sujet de la conversion de la dette extérieure, sont terminées, et qu'un emprunt nominal de 23,000,000 de livres sterling garanti par les douanes, remboursable en quarante-cinq ans et convertible en dix ans, a été contracté avec les Bleichroeders, la Deutsche Bank, la Dresdener Bank, J. P. Morgan et Cie de New York, J. S. Morgan et Cie de Londres, et la Banque nationale du Mexique.

Le nouvel emprunt sera émis à New York. Le montant soulevé à cet endroit sera consacré au remboursement partiel de la dette extérieure six pour cent.

chambre nuptiale. Où sont donc les deux époux, les deux amoureux ? Frédéric ne les cherche pas longtemps. Il entend tout à coup, non loin de lui, chuchoter à voix basse et deux ombres surgissent des arbres, regagnant Rozières étroitement enlacées.

C'est Michel et c'est Henriette. Michel passe auprès de son ami sans le voir. Mais à peine le couple a-t-il fait quelques pas que brusquement Henriette se retourne et regarde vers ce massif d'arbustes derrière lequel un homme se cache.

Elle l'a vu, sans doute. Peut-être, seulement, l'a-t-elle deviné ? Comme si entre eux deux déjà existait une affinité étrange, comme si l'un vers l'autre la fatalité, la volonté inconnue du destin, les poussait invinciblement.

Mais elle n'a rien dit à Michel, car Michel ne tourne même pas la tête. Frédéric les dévore des yeux. Ils marchent à très petits pas, liés, unis, confondus, ces deux corps n'en faisant qu'un ; Henriette, plus petite, lève la tête vers le jeune homme, le gisant de l'événement qui vient de ses yeux, du sourire qui vient de ses lèvres, des paroles d'amour qui lui échappent. Et de temps en temps, les têtes se rapprochent, les lèvres se cherchent et ils marchent ainsi, dans l'ombre, dans le silence, dans le bonheur, pendant que l'autre, là bas, le mal-

heureux se déchire la poitrine avec les ongles. Ils rient. Ils disparaissent. Il ne les voit plus. Frédéric a un accès de folie. — Je vais les tuer. ... Je ne veux pas qu'ils soient heureux si près de moi. ...

Il s'élançait, entre à Rozières lui aussi, court à sa chambre, enlève du râtelier d'armes son fusil de chasse qu'il charge de deux balles. — Une pour elle, d'abord ; l'autre pour lui !

Et il redescend, ne rencontrant personne, par bonheur. Il va prendre place derrière le massif. Ils s'approcheront bien de la fenêtre. Alors, il tirera. Ensuite, il reviendra chez lui et se fera sauter la cervelle.

Maintenant, les deux fenêtres de la chambre sont illuminées. Toujours ouvertes aussi. Et sur le balcon qui court devant, les deux ombres se sont appuyées. Il n'entend plus leurs paroles que comme un murmure confus. Il soulève son fusil et le met à l'épaule. Il vise.

L'arme tremble comme une feuille agitée par le vent. Du reste, il ne voit plus clair. On sent-elles ces deux ombres ? Puis qu'elles sont si bien liées dans la vie, est-ce que tu ne l'embrasses que pour pas les envoyer dans la mort ? ... Mais le tremblement continue. ... Et devant ces yeux aveuglés, c'est un spectacle bizarre,

Ce n'est plus le château qu'il aperçoit. C'est la forêt qui l'entoure. Il est auprès d'un étang noir profond, sournois. Et dans cet étang une tête jolie et blonde apparaît, des bras se tendent au ciel dans l'agonie, un cri retentit : — Mon bon Frédéric !

Quand il revient à lui, quand s'évanouit ce cauchemar, les fenêtres de la chambre nuptiale sont fermées, mais toujours éclairées, et les ombres passent derrière.

Il les reconnaît bien. ... Voilà Henriette ! Il pourrait encore les tuer. ... Mais son arme est si lourde qu'il ne peut la soulever de terre. ...

Est-ce qu'il va rester là toute la nuit, prêt à se repaître de ce spectacle, s'empoisonnant avec ces imaginations mortelles. ... Quand il ne les voit plus, il a un bond comme pour s'élançer : — Henriette ! Henriette ! Et quand il les revoit, ses yeux s'agrandissent d'épouvante et de folie !

(A continuer. Sirep calmant de Mme Winslow. Ce sirup a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOULI SES GENCIVES ET SOULAGE LES DOULEURS. GUÉRIT LES COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. Ne vendez chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Sirep est déposé par le "Sirep" calmant de Mme Winslow. N'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.)

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

No 25. Commencé dimanche 27 novembre

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lostin et A. de Treil

DEUXIÈME PARTIE.

L'AMÉRICAIN.

Suite.

Marie crût rêver, il lui sembla qu'elle avait mal compris et elle relut, lentement cette fois ! Toutes ses craintes, tous les soupçons qu'avait éveillé dans son cœur le misérable baron de Stolberg prirent instantané-

ment corps, tout était vrai, tout s'éclaircissait. Cet homme avait eu raison en lui disant : — Ne comptez pas sur la parole du fils Delvoocourt.

Un froid mortel envahit la pauvre enfant, ses oreilles bourdonnèrent, ses jambes flageolèrent, il lui sembla qu'un étau serrait ses tempes, le sol se dérobait sous ses pieds et elle s'ébattait sur le trottoir, aux pieds de la concierge qui sortait de la porte de la maison.

— Ah mon Dieu ! mon Dieu, s'écria la brave femme, c'est ma misérable ! Dubreuil qui s'trouve mal ! Ah ! la pauvre petite ! la pauvre petite !

Lorsque, aidée par des voisins, accourus à ses cris, la concierge entendit remonter au cinquième la pauvre Marie, la jeune fille, malgré les soins empressés qui lui furent prodigués, resta sans connaissance pendant plus d'un quart d'heure.

Quand elle reprit ses sens, des phrases sans suite sortaient de ses lèvres, une fièvre intense s'empara de la malheureuse enfant. Mme Dubreuil atterrée attendait le docteur avec une impatience fébrile et cherchait la cause qui avait amené cette catastrophe subite.

Mme Dubreuil prit connaissance de l'entredit encastré en bleu, elle comprit tout et maudit celui qui, non seulement lui avait dérobé le cœur de son enfant, mais qui peut-être allait lui prendre sa vie !

Une demi-heure après le docteur Durand, médecin attiré de la famille Dubreuil, vint et diagnostiqua un état grave avec symptômes de méningite.

Entre deux sanglots la pauvre mère répondait aux questions du docteur. — Mais cette enfant a dû éprouver une émotion grave ! — Hélas ! oui. ... un mariage rompu. ... un jeune homme qu'elle aimait. ...

Mme Dubreuil hésitait à dire franchement l'horrible abandon de sa fille. — Eh bien, c'est un assassin, fit brutalement le praticien, on ne tue pas mieux les gens que ce monsieur. — Ah ! mon Dieu, docteur, de vie de mon enfant est-elle en danger ?

Le brave médecin regretta aussitôt de s'être laissé aller à sa brutale franchise ; le visage de Mme Dubreuil avait pris une teinte livide. — Non, le danger n'est pas immédiat, mais je crains les complications, et il ne faudrait pas une autre secousse de ce genre pour que je ne réponde plus de la pauvre petite.

Allons, chère madame, suivez absolument mes prescriptions ; je reviendrai ce soir, peut-être tard ; je constaterai certainement une amélioration.

Ne vous tourmentez pas, vous tomberiez malade aussi et m'empêcheriez de vous soigner pendant quelques jours. Mme Dubreuil était suspendue aux lèvres du brave docteur, et sa physionomie se rassérénait en le voyant moins inquiet.

M. Durand examina encore la malade qui de nouveau divaguait. — Ne vous étonnez pas si le délire continue ; en ce moment la fièvre est forte, mais elle va tomber lorsque vous lui aurez fait prendre la quinine prescrite.

Voilà le pharmacien ; à ce soir, chère madame ; du calme, et ne vous affectez pas outre mesure ; ce ne sera rien, je l'espère. Le docteur prit son chapeau et sortit.

Quelle stupeur éprouvèrent René et le vieil Alexandre, en rentrant le soir, lorsqu'ils apprirent que Marie, quittée le matin bien portante, était au lit en proie à une fièvre mettant ses jours en danger. Oui, ses jours en danger, car le docteur Durand, revenu vers six heures, n'avait pas constaté le mieux qu'il espérait, et, en partant, comme le brave Larbaud rencontré dans l'escalier le questionnait, le médecin lui ré-